

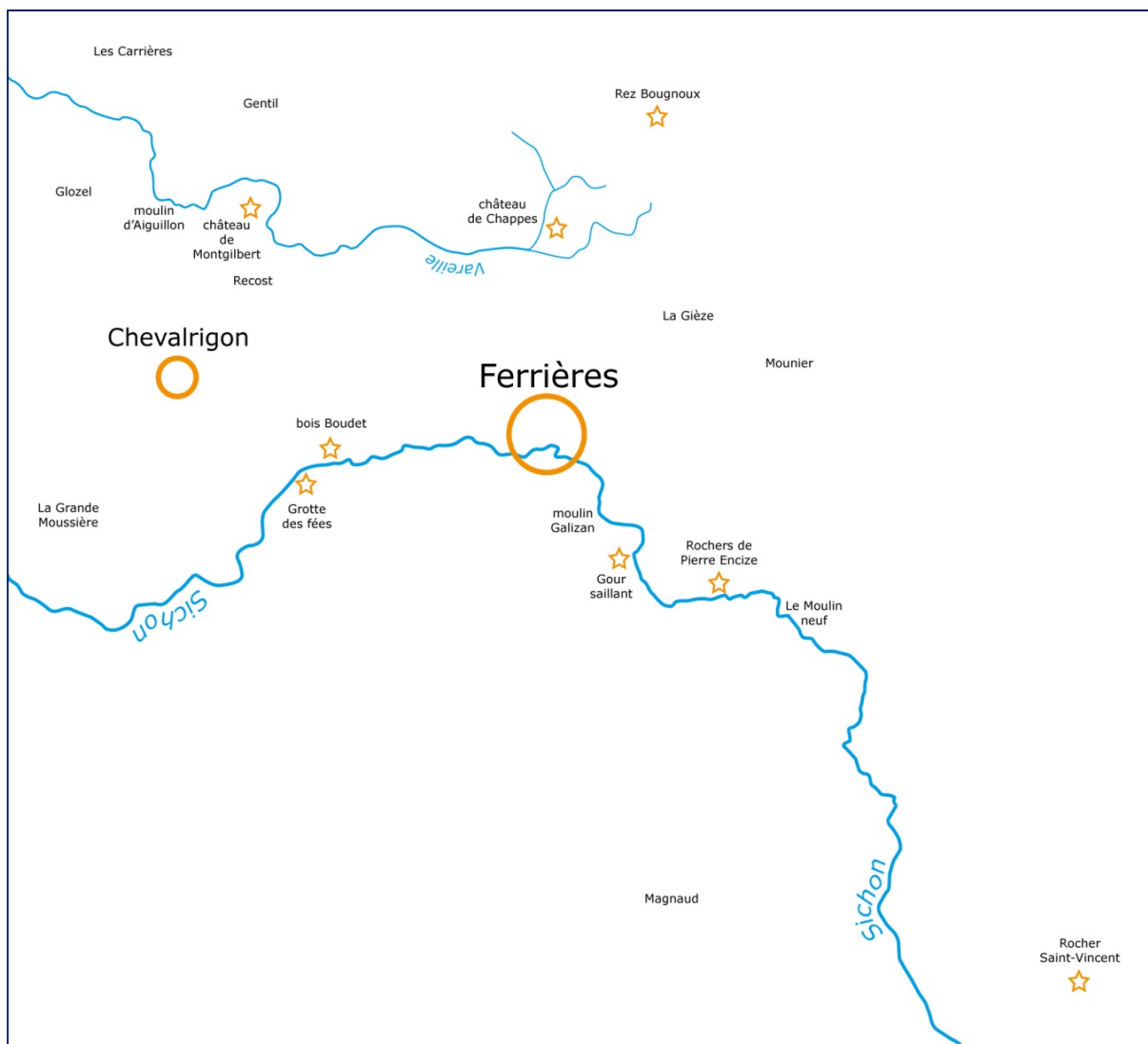
Légendaire de Ferrières

3

Château de Montgilbert

© L'aurisse 2020

LIEUX CONCERNES



Bois noirs 16 Chevalrignon 4 La Grande Moussière 17 Griffier 14 15 Le Mayet-de-Montagne 3 Montgilbert 3-18 Montoncel 9 11 14 Moulin d'Aiguillon 18 Prison 9 11 Recost 17 18 Rocher Saint-Vincent 8 9 11 12 Vareille 9

LEGENDES

LE SEIGNEUR CRUEL	3
DANSE CRUELLE	6
LE SORT	8
LE SIRE DEMONIAQUE	14
L'OGRESSE DE MONTGILBERT	17

SOURCES

Dans *Glozel avant Glozel – Confins et sanctuaires*, nous avons eu à solliciter plusieurs fois le légendaire de Ferrières et Chevalrignon¹. Nous avons pour cela procédé à un recensement du légendaire local, en recourant aux récits les plus anciennement publiés, et avons ainsi inventorié une trentaine de légendes.

Nos principales sources ont été :

- **Batissier 1836** : Louis Batissier, *Guide pittoresque du voyageur en Bourbonnais*, publié dans les éditions de 1836 et 1837 de l'*Annuaire de l'Allier*. C'est la plus ancienne publication de légendes locales que nous ayons pu retrouver. Elle ne fournit que six récits sommaires.
- **Batissier 1837** : Louis Batissier, *Voyage pittoresque*, 1837, publié dans le tome 2 de *L'ancien Bourbonnais* d'Achille Allier. Cette édition ajoute deux récits nouveaux à ceux des six légendes du *Guide pittoresque* qu'elle reprend quasi littéralement.
- **Touchard-Lafosse 1841** : Georges Touchard-Lafosse, *La Loire historique, pittoresque et biographique*, II, 1841. L'auteur s'inspire toujours ouvertement de Batissier, dont il étoffe le plus souvent le récit, en l'agrémentant de circonstances.
- **Nadeau 1865** : Louis Nadeau, *Voyage en Bourbonnais*, 1865.
- **Delaigue 1888** : Ernest Delaigue, « Une excursion au Montoncel », *Annales bourbonnaises*, 1888.
- **Perrot 1890 et Perrot 1891** : Pierre Encise (abbé Louis Perrot, curé de Ferrières), « Ferrières à vol d'oiseau », *Annales bourbonnaises*, 1890-1891.
- **Pradel 1933** : Genès Pradel, « Les fées en Bourbonnais », *Bulletin régional des Amis de Montluçon*, 1933-34. Intéressant témoignage de celui qui dit avoir été, « dans sa prime jeunesse », élève d'un « professeur de féerie, un vieux journalier de Ferrières-sur-Sichon, tout près de Glozel ».
- **Piquand 1936-53** : Georges Piquand, *Légendes bourbonnaises*, 1936-1953, fascicule 11, *Vichy et fascicule 12, La Montagne bourbonnaise*.
- **Côte 1958** : Léon Côte, *En Montagne bourbonnaise au bon vieux temps*, 1958.
- **Fradin AMG** : Emile Fradin, manuscrits divers comportant plusieurs légendes inédites, en français et en patois, Archives du Musée de Glozel.

A notre connaissance, Louis Batissier est le premier à avoir publié certaines de ces légendes locales, qui étaient jusqu'alors transmises et conservées par la seule tradition orale. La plupart de ses successeurs sont très souvent débiteurs de cet écrit initial. Ils le reprennent parfois littéralement. Ou, de ce récit sommaire, ils empruntent la trame qu'ils étoffent. Ou encore, toujours fidèles à l'histoire, ils la restituent au moyen d'une écriture plus personnelle. Mais cet emprunt reconnu se dispense rarement d'une enquête locale, qui apporte au récit de Batissier des éléments originaux, découlant des nombreuses déclinaisons de la tradition. Sans compter les légendes omises par l'auteur du *Voyage pittoresque*. Les versions en patois de la haute vallée du Sichon, que Louis Perrot a le premier recueillies et consignées, sont de précieuses contributions à la conservation de ce patrimoine linguistique.

¹ En particulier, celles concernant Pyramont et Griffier sur le rocher Saint-Vincent, page 45 ; L'homme noir de Pierre Encise, page 74 ; Les fées de Pierre Encise, pages 130-132 ; Le combat d'Isserpent, pages 132-134 ; les légendes associées à la grotte des fées, page 144.

LE SEIGNEUR CRUEL

La cruauté est la tonalité commune aux légendes liées à Montgilbert et rassemblées ici, et qui semblent parfois plus tenir du récit historique que de l'histoire fabuleuse. Et certainement cette cruauté est-elle l'écho d'une douloureuse réalité. On sait en effet, par un arrêt du Parlement de Paris du 14 août 1459, que les habitants de Chevalrignon avaient intenté un procès à Louis de Listenois, seigneur de Montgilbert, au début du XVe siècle, du fait du traitement rigoureux que leur seigneur leur imposait. Quelques décennies plus tard, c'est Rodrigue de Villandrando qui occupe le château, et on connaît la réputation de la troupe de mercenaires qu'il conduisait. Dans la version du *Guide pittoresque du voyageur en Bourbonnais* de la présente légende, Louis Batissier reconnaît dans ce baron de Montgilbert un seigneur de Saulx-Tavannes, du XVIe ou du XVIIe siècle...

On raconte qu'un des anciens possesseurs de ce vieux manoir voulut se donner la cruelle satisfaction de savoir qui mourrait le premier de faim, d'un homme ou d'un bœuf ; il fit donc cette épouvantable expérience. Un homme et un bœuf furent renfermés dans un souterrain ; l'homme était mort au bout de six jours ; le bœuf fut trouvé vivant après neuf jours d'épreuves. Il s'était nourri, dit-on, du salpêtre qui suintait sur les murailles.

Batissier 1837, page 298².

Le château de Montgilbert appartient autrefois aux seigneurs de Mayet ; des traditions, qu'il faut rapporter sans les garantir, se rattachent à la mémoire de ces anciens barons : on raconte par exemple que l'un d'eux voulut un jour se donner l'atroce plaisir de savoir qui mourrait le premier d'un homme ou d'un bœuf, renfermés dans un souterrain, et que l'on priverait d'aliments. L'homme mourut le sixième jour, et le bœuf fut trouvé vivant le neuvième ; il s'était nourri, dit-on, du salpêtre des murailles.

Touchard-Lafosse 1841, page 11.

L'un d'eux, voulant savoir qui mourrait le premier de faim, d'un homme ou d'un bœuf, les fit enfermer tous les deux dans un souterrain. Au bout de neuf jours, l'homme était mort et le bœuf encore en vie ; il s'était nourri du salpêtre qui couvrait les murailles.

Nadeau 1865, page 227.

Ne parlerin lontin chi nou d'iko segneu que vivo kma lou loups din son chatchau de Montgibai. Lou veyà le fuyan pa ce que o juro kma un djable é ne prio jamai la bouna Vierge. Un jo, pa passa sou plaizai, o fayi fouère una fossa prigonda ion, san pitché, ai jetiron un païsan de sou domaine é un

² Cette version est celle du *Voyage pittoresque*. On trouve une version quasi identique dans le *Guide pittoresque*, pages 46-47 de l'édition de 1837.

torio de sou étrable pa vére su l'endreu, kma o djo, le ko oué da dou qu'endurero pu facilamin lé douleu de la fan. L'essaille ére bin mauvaise ; moua que d'un co, le segneu se déringeo pa joui de l'agonia d'ik'lé dué victime, é le paoure oume se rindo pa la santa Maria é l'animo bramo a findre le coeu, mai le segneu rizo kma un démon. Peu a peu, liou plainte venan pu rare ; sept jô passa, le païzan muri ; le torio que lecho la so do meu vivi inkéra dou jô ; le lendeman, le touné étindi le segneu.

A moi te, mon frère, te devanro méchin, so te plaiyo d'abandouna lou enségnemin de l'éyése é la creyansa da vieu pa segre té fantaizieu.

On parlera longtemps chez nous de ce seigneur sans entrailles qui vivait comme les fauves dans son castel de Montgilbert. Les anciens le fuyaient, car il jurait comme un diable et ne priait jamais Notre-Dame. Un jour, pour occuper ses loisirs, il fit creuser une fosse profonde ; or, dans cette fosse, il jeta sans pitié un paysan de ses domaines et un taureau de ses étables, afin, disait-il, d'examiner sur place quel est celui des deux qui supporterait plus facilement les douleurs de la faim. L'épreuve était cruelle. Souventes fois, noble sire daignait se déranger pour assister à l'agonie de ses victimes, et le pauvre homme suppliait par la Vierge, et l'animal poussait des beuglements sauvages, mais le seigneur ricanait en démon. Peu à peu, les gémissements devinrent plus rares. Au bout de sept jours, le paysan mourut ; le taureau qui léchait le salpêtre de la muraille vécut deux jours encore... Le lendemain, la foudre du ciel étendait le seigneur.

Et toi aussi, mon frère, tu deviendrais méchant, s'il te plaisait d'oublier les enseignements du pasteur et la foi de tes pères pour suivre tes caprices.

Perrot 1891, page 70.

Parmi ces seigneurs l'un des plus anciens, homme particulièrement cruel et méchant, est le héraut d'une effroyable légende qu'aux veillées du siècle dernier les vieilles fileuses de Chevalrigon racontaient encore en tremblant dans l'ancien patois de la Montagne Bourbonnaise :

Ne parlerin lontin chi nou d'iko segneu que vivo kma los lous din son chachau de Montgibai. Un jo, pa s'amusa, a fayi fouère una fossa bin prigonda ion, san pitché, ai jetiron un païsan de sou domaine é un tario de soun étrable, pa vére le ko da dou qu'endurero pu facilamin lé douleu de la fan. Le paoure oume se rindo pa la santa Maria, è l'animo brama a findre le coeu ! mai le segneu riziot kma un démon ! Peu'z'a peu, liou plainte venan pu rare ; sept jo passa, le païzan muri ; le torio que lécho la so do meu vivi inkéra dou jô ; le lendeman, le touné étindi le segneu !

Piquand 1936-53, page 593.

Jeux cruels

Naguère encore les fileuses, en tirant sur leur quenouille, racontaient volontiers l'histoire d'un seigneur de Montgilbert, dont elles avaient oublié le nom, et qui vivait comme un loup dans sa tanière féodale. Un jour, pour s'amuser, il fit faire une fosse très profonde et, sans pitié, ordonna d'y jeter un paysan de son domaine et un taureau de son étable, pour voir lequel des deux endurerait plus facilement les tortures de la faim. Le pauvre homme, dit le texte en patois que je traduis, suppliait son bourreau au nom de la Vierge, et l'animal beuglait à fendre le cœur ; mais le seigneur riait comme un démon. Peu à peu, les plaintes devinrent plus rares, et au bout de sept jours, le paysan mourut. Le taureau, qui avait léché le salpêtre des murs, vécut deux jours de plus. Le lendemain, concluait la narratrice, le tonnerre étendit leur bourreau.

Côte 1958, page 88.



DANSE CRUELLE

Un autre de ces seigneurs jouait de la cornemuse avec une rare habileté. Un jour il lui prend fantaisie de rassembler dans une des salles de son château les plus jeunes et les plus belles filles de ses vassaux, et de les obliger de danser pieds nus. Dans le plus fort du bal, il faisait jeter des charbons ardents dans la salle, et il jouait de la cornemuse avec plus de verve et plus de force, ne tenant sans doute plus à ce que la danse s'exécutât en mesure.

Batissier 1837, page 298³.

Les châtelains de Montgilbert aimaient à se livrer à de cruelles expériences : on rapporte qu'un d'entr'eux, fort habile à jouer de la cornemuse, eut un jour la démoniaque fantaisie de faire danser, au son de cet instrument, les plus jeunes et les plus jolies de ses vassales, sur le carreau de l'une des salles de son château, rougi par un brasier longtemps entretenu. Plus les pauvres créatures criaient, plus l'infâme plaisant redoublait le mouvement de son air de danse.

Touchard-Lafosse 1841, page 11.

Un autre jouait très bien de la cornemuse et faisait danser souvent les filles des environs. Un jour il réunit les plus belles et les plus jeunes, les força de danser pieds nus et faisait jeter au milieu d'elles des charbons ardents sur lesquels elles étaient obligées de passer en dansant et il riait de leurs douleurs. Qui pourrait regretter de ne plus voir de pareils abus de la force ?

Nadeau 1865, page 227.

Ces seigneurs de Montgilbert se plaisaient d'ailleurs à des distractions cruelles. Un descendant du précédent jouait de la musette avec une grande habileté ; un jour il lui prit fantaisie de rassembler dans une des salles de son château les plus jeunes et les plus belles filles de la baronnie et leur donna un grand bal, en les obligeant à danser pieds nus. Dans le plus fort du bal il fit jeter des charbons ardents sur le sol, et continuant à jouer, s'amusa beaucoup des contorsions et des cris de douleur des danseurs.

Piquand 1936-53, page 593.

³ Cette version est celle du *Voyage pittoresque*. On trouve une version similaire dans le *Guide pittoresque*, pages 47 de l'édition de 1837.

Un autre sire de Montgilbert aimait beaucoup jouer de la cornemuse. Certain jour, il fit amener dans une vaste salle du manoir les plus beaux garçons et les plus gentes filles de la campagne et, au son de son instrument, les fit danser pieds nus. Tous y prenaient plaisir, comme on fait à leur âge. Mais, au plus fort de la danse, les valets, sur son ordre, lancèrent une pluie de charbons ardents sur les dalles. Les couples effrayés voulurent arrêter, mais l'impitoyable sire, continuant de jouer sur un rythme de plus en plus vif, les obligea féroce­ment à piétiner le feu, et « s'esbaudissait des contorsions et grimaces d'iceux ».

Côte 1958, pages 88-89.



LE SORT

Il y a bien longtemps de cela, le dernier maître du château de Montgilbert était un brave et loyal chevalier aimé de tous ses voisins, de tous les manants, de tous les serfs. Il épousa la plus noble, la plus belle et la plus aimable demoiselle des environs. Tous les seigneurs du voisinage furent invités au mariage, à l'exception d'une vieille dame dont le manoir était planté au sommet du rocher de Saint-Vincent, et dont la réputation de méchanceté s'était répandue au loin ; on disait même qu'elle avait des relations criminelles avec le diable. La dame de Saint-Vincent, blessée de cet outrage, résolut de s'en venger. Apprenant que la dame de Montgilbert était enceinte, elle venait tous les jours se promener du côté du château, par où elle pouvait la voir, et prenait aussitôt à ses yeux les formes les plus monstrueuses. La nuit, c'étaient des êtres fantastiques qui passaient sous les fenêtres de la jeune dame en poussant des hurlements épouvantables. Le sire de Montgilbert avait beau veiller et mettre tous ses hommes en embuscade, rien ne pouvait chasser ces apparitions surnaturelles. Il fut évident pour tout le monde que le diable s'en mêlait.

Enfin, la dame de Montgilbert accoucha d'une fille, mais si laide, si laide, que personne ne voulait la voir, et qu'on eut toutes les peines du monde à lui trouver une nourrice. Ce fut la femme de l'un des serfs du château qui, par dévouement pour sa maîtresse, se chargea de ce pénible emploi.

Depuis ce moment, le chevalier ne se posséda plus. Il fit enfermer sa femme dans un cachot souterrain d'où l'on entend encore aujourd'hui sortir des plaintes, sur le bord du ravin, quand le vent souffle dans la garenne. Tous ceux qui osaient passer de ce côté-là, s'arrêtaient surpris et inquiets de ce qui frappait leurs oreilles ; c'étaient des gémissements prolongés auxquels se mêlaient des accords divins, une harmonie céleste et des voix angéliques. On aurait dit que les chants des bienheureux et des anges étaient descendus du ciel sur la terre, ou plutôt dans les limbes, pour y calmer les douleurs de quelques malheureux. C'était une pauvre femme qui souffrait.

Pendant ce temps-là, le chevalier, l'œil en feu, les joues creuses, la voix rauque, la démarche incertaine, la lance en arrêt, ne cessait de rôder autour de son château. Malheur à celui qui se trouvait devant ses pas ; il le transperçait de sa lance et passait outre. C'était à la dame de Saint-Vincent qu'il en voulait ; c'était elle qu'il cherchait. Elle ne vint pas ; d'autres reçurent le châtiment qui lui était destiné.

Cependant la pauvre nourrice, portant tous les jours la jeune héritière des Montgilbert dans une chapelle voisine, invoquait Dieu, la Vierge et les saints, même les bonnes fées de Ferrières, en faveur de l'enfant et les suppliait de la rendre moins hideuse. Or, un jour, un bruit effrayant se fit

entendre, la chapelle se remplit de flammes et une femme magnifique, vêtue d'or et de soie, se plaça devant la nourrice ébahie. D'une main elle souleva le voile qui cachait le visage de l'enfant, de l'autre elle lui toucha le front avec une petite baguette, et dit : « Cette enfant sera la plus belle femme du monde. Allez en avertir vos maîtres, de la part de la reine des fées de Ferrières. Puis elle disparut.

La nourrice accourut au château, raconta ce qui venait de se passer, fit chercher le chevalier et sa femme, mais on ne les trouva pas et désormais on n'en entendit plus parler. L'enfant grandit, devint une femme superbe qui épousa un prince étranger ; et le château de Montgilbert fut, depuis cette époque, complètement abandonné.

Nadeau 1865, pages 227-229.

Un des derniers barons était adoré ; son existence eut été douce, sans les ennuis que lui causaient ses voisins de Saint-Vincent. Les inimitiés n'étaient pas rares, dans la vie féodale, et la grande occupation était de nuire à son ennemi et d'éviter ses pièges. En Auvergne, une haine ancienne et profonde entre les seigneurs de Tournoëlle et ceux de Chateauguay, n'amenait-elle pas une châtelaine chez ces derniers à veiller, constamment appuyée sur ses créneaux, pour voir ce qui pouvait survenir à ses voisins et s'il ne se présentait pas une occasion de leur faire du tort ?

A dix kilomètres de Montgilbert, dans la direction du Montoncelle, s'élevait au sommet du rocher de Saint-Vincent, à une altitude d'environ 900 mètres, un château dont il ne reste plus trace aujourd'hui. La tranquillité pouvait être assurée, au faite d'un bloc à pic de plus de trente mètres ; mais, en restant une grande partie de l'année dans la neige, les châtelains avaient le temps d'y faire d'amères réflexions, et de jalouser leurs voisins, plus heureux dans des couches d'air plus chaudes et favorisés par un sol plus fertile. Entr'eux les rapports étaient donc tendus. Quand, à l'occasion de son mariage, le baron crut devoir convier à ses fêtes toute la noblesse du pays, il s'abstint d'inviter la dame veuve de Saint-Vincent. Celle-ci, pendant que la baronnie, illuminée par les feux de joie, retentissait des noëls d'allégresse, jura de se venger. Explique qui pourra comment, à force de s'ennuyer dans son repaire, ladite dame était devenue sorcière. L'enthousiasme tomba vite, à Montgilbert, quand on apprit qu'un sort était jeté au premier enfant à naître d'une union si acclamée. De fait, chacun put voir, à cette époque, la dame de Saint-Vincent errer, de jour et de nuit, sur les bords du Prison⁴, y prendre les formes les plus bizarres, les plus effrayantes, y pousser les cris les plus horribles. L'enfant attendu vint au monde. C'était une fille si laide, si laide, qu'elle en était hideuse. Dès lors, plus de joie aux foyers de la baronnie ! Impossible, d'abord, d'y trouver

⁴ Ancien nom du Vareille. Sur cette rivière, voir *Glozel avant Glozel – Confins et sanctuaires*, pages 77-78.

une nourrice ! Finalement, la femme d'un serf demanda à remplir cette charge, en reconnaissance de services rendus.

L'humeur du baron s'altéra tellement, qu'il en arriva vite, chez lui, à maltraiter sa malheureuse compagne. Au dehors, sous le prétexte de se garer des embûches de son ennemie, il rouait de coups, et même égorgeait parfois, ceux qu'il rencontrait autour de son manoir. On se signait quand, en passant au large, on entendait les cris de la mère infortunée. Seule, la nourrice conservait de l'espoir, en allaitant consciencieusement l'héritière de Montgilbert. Dans ses ardentés prières, elle ne cessait de demander que l'enfant, dont le corps se développait si bien, perdît au plus tôt, pour le bonheur du pays, son masque de laideur.

Ses vœux furent exaucés. Un jour qu'elle était prosternée devant l'autel, tenant l'enfant dans ses bras, une jeune femme lui apparut, élégamment vêtue, entourée d'une auréole ; et s'annonçant comme une des fées de Ferrières, elle lui donna l'assurance que son nourrisson deviendrait la plus jolie fille de la montagne. Folle de joie, la nourrice bondit pour porter l'heureuse nouvelle aux maîtres du logis ; mais ils avaient disparu, et jamais on n'en revit la trace.

L'enfant grandit et réalisa les prédictions de la fée.

Edmond de La Chaise⁵

La fille du dernier baron de Montgilbert était si laide et si difforme à sa naissance, qu'il osait à peine la regarder, et comme personne ne voulait s'occuper d'elle, il se demandait avec angoisse comment il parviendrait à l'élever. Enfin, après bien des recherches, il finit par lui trouver une nourrice dévouée qui l'entoura des soins les plus tendres, tout en adressant de ferventes prières à la Vierge et aux fées de Ferrières pour que la jeune héritière des Montgilbert perdît son masque de laideur, et devînt semblable aux autres enfants. Or, un jour qu'elle était prosternée devant l'autel de la petite chapelle du château, tenant l'enfant dans ses bras, une jeune femme lui apparut, la tête entourée d'une auréole : c'était une des fées de Ferrières, qui venait lui donner l'assurance que son nourrisson deviendrait la plus jolie fille de la montagne. Folle de joie, la nourrice bondit pour porter l'heureuse nouvelle aux maîtres du logis ; mais ils avaient disparu et jamais on n'en revit la trace.

L'enfant grandit, devint une femme superbe qui épousa un prince étranger ; et le château de Montgilbert fut, depuis cette époque, complètement abandonné.

Pradel 1933, page 58.

Un des derniers barons de Montgilbert, sans doute moins farouche que ses ancêtres, eut été très heureux sans les ennuis que lui causaient ses voisins de Saint-Vincent. A dix kilomètres de Montgilbert, dans la direction du Montoncelle,

⁵ « La baronnie de Montgilbert-Le Mayet », *Annales bourbonnaises*, mars 1888, pages 89-91.

s'élevait au sommet du rocher de Saint-Vincent un château dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines. Enfermés une bonne partie de l'année dans la neige, les châtelains jalousaient beaucoup les habitants de Montgilbert dont le domaine était plus chaud et plus fertile ; aussi tout était sujet de querelle entre les deux maisons ; on prétendait même que la dame de Saint-Vincent passait son temps à veiller appuyée sur ses créneaux, pour épier ce qui se passait chez ses voisins, et chercher s'il ne se présenterait pas une occasion de leur faire du tort.

Les rapports des deux familles étaient donc très tendus, et quand, à l'occasion de son mariage, le baron de Montgilbert convia à une fête toute la noblesse du pays, il s'abstint d'inviter la douairière de Saint-Vincent.

La dame fut d'autant plus vexée que, de son observatoire, elle voyait la lueur des feux de joie qui illuminaient les tours du château voisin, et que la brise lui apportait l'écho des joyeuses chansons et des Noël d'allégresse.

Aussi elle jura de se venger. Or, pour se distraire dans sa solitude la dame s'était fait initier aux secrets de la Kabale et de la magie, et était devenue une sorcière des plus habiles. L'effroi fut grand à Montgilbert, quand on apprit qu'un sort avait été jeté au premier enfant à naître de l'union des châtelains. De fait chacun put voir, à cette époque, la dame de Saint-Vincent errer de jour et de nuit, sur les bords du Prison, y prendre les formes les plus bizarres et les plus effrayantes, y pousser les cris les plus horribles.

L'enfant attendu vint au monde. C'était une fille si laide, si laide qu'elle en était hideuse. Dès lors, plus de joie à Montgilbert ! Impossible d'abord d'y trouver une nourrice ! Finalement la femme d'un ancien serf accepta cette charge en reconnaissance de services rendus.

L'humeur du baron s'altéra tellement, qu'il en arriva vite à maltraiter sa malheureuse compagne. Au dehors, sous prétexte de se garer des embûches de son ennemie, il rouait de coups, et même égorgeait parfois tous ceux qu'il rencontrait autour de son manoir. On se signait quand, passant au large, on entendait les cris de la pauvre mère.

Seule la nourrice conservait de l'espoir, en allaitant consciencieusement l'héritière de Montgilbert. Dans ses ardentes prières, elle ne cessait de demander que l'enfant, dont le corps se développait si bien, perdît au plus tôt son masque de laideur.

Sa prière fut exaucée. Un jour qu'elle était prosternée devant l'autel, tenant l'enfant dans ses bras, une jeune femme lui apparut, élégamment vêtue, entourée d'une auréole ! s'annonçant comme une des fées de Ferrières, elle lui donna l'assurance que son nourrisson deviendrait la plus jolie fille de la région. Folle de joie la nourrice bondit pour porter l'heureuse nouvelle aux maîtres du château ; mais ils avaient disparu, et jamais on n'en revit la trace.

L'enfant grandit et réalisa la prédiction de la fée en devenant une belle jeune fille qui, plus tard, se maria

richement et eut plusieurs enfants qui perpétuèrent la race des barons de Montgilbert.

Piquand 1936-53, pages 594-595.

La fillette guérie par Notre-Dame

Une très vieille histoire met en scène, sans lui donner de nom, une dame de Saint-Vincent, magicienne et sorcière, qui jalousait affreusement ses voisins de Montgilbert, parce qu'ils étaient plus jeunes et plus riches, mais aussi et surtout parce qu'ils ne lui témoignaient pas la déférence convenable.

Elle résolut donc de les punir, et comme elle avait la faculté de se métamorphoser en bête, presque chaque jour, elle errait aux alentours du château sous les aspects les plus horribles en proférant des menaces dont l'écho se répercutait, lugubre, dans les bois.

Or la jeune châtelaine attendait un enfant, et certain jour elle entendit un oiseau de proie, de taille et de plumage effrayants, proférer d'une voix humaine une malédiction contre cet enfant.

Ce fut une fille que la jeune femme mit au monde, mais d'une laideur monstrueuse. On eût dit que toutes les infirmités et les déformations physiques pouvant accabler un être humain s'étaient donné rendez-vous dans ce corps frêle et gémissant.

La malheureuse mère, incapable de nourrir son enfant, eut grand-peine à lui trouver une nourrice, car toutes les jeunes femmes qu'elle demanda successivement se détournèrent du petit monstre avec horreur. Une seule, la plus humble, pauvre femme d'un manant que le château naguère avait secouru, et qui venait d'avoir un fils, voulut bien l'allaiter.

Chose étrange ! elle s'attacha peu à peu à l'enfant disgraciée et finit par lui donner autant d'affection qu'à son fils. Souvent, elle allait prier dans la chapelle de Cheval-Rigon pour obtenir le miracle qui donnerait une apparence normale à l'innocente créature. Et pendant que la mère charnelle se lamentait, inconsolée, la nourrice au grand cœur ne cessait d'espérer.

Or un jour, poussée par un irrésistible élan, malgré le froid très vif qui givrait les chemins, elle enveloppa l'enfant dans sa cape et revint suppliante au pied de l'autel. A bras tendus, elle présentait le bébé à Notre-Dame, et disait, avec toute sa foi :

- O Mère, ayez pitié de cette malheureuse ! Et soudain, il lui sembla que la statue s'animait. Avec un sourire, où tenait toute la douceur du ciel, la Vierge étendait ses mains chargées de grâces sur la petite fille endormie.

- Ne crains rien ! Le temps de l'épreuve est fini. Le sort méchant ne la poursuivra plus, désormais. Et ton enfant défigurée sera belle comme un ange des cieux.

Quand la nourrice revint à Montgilbert, les traits hideux de la petite ensorcelée étaient devenus plus humains.

De jour en jour, la métamorphose alla s'accroissant. Et quelques mois plus tard, c'était une petite fille au regard profond, belle comme ces madones que les imagiers sculptaient avec amour aux porches des cathédrales. A vingt ans, devenue orpheline, mais délivrée de la malédiction lancée par la sorcière méchante, elle épousa en justes noces un beau sire des environs. Et, comme il est de règle dans les contes de fées, ils s'aimèrent d'amour et eurent beaucoup d'enfants.

Côte 1958, pages 95-97.



LE SIRE DEMONIAQUE

Selon la tradition, deux forteresses se partageaient le sommet du Saint-Vincent : Pyramont et Griffier. Il ne reste désormais que quelques lambeaux d'un seul édifice, et un moulin Greffier en fond de vallée, au bord du Sichon.

Léon Côte rattache cette légende à Montgilbert, où semble se dérouler l'histoire. Et si le seigneur de Griffier y réside, c'est que les fiefs du Saint-Vincent, à savoir Pyramont et Griffier, et celui de Montgilbert sont parfois entrés dans les possessions de mêmes familles.

La légende du sire démoniaque

Pendant des siècles, devant l'âtre, aux longues veillées d'hiver, que de légendes on a contées sur les seigneurs de Montgilbert ! Celle que voici me fut transmise par une vieille demoiselle, qui serait aujourd'hui centenaire, et dont l'extrême bonté s'assaisonnait de malice. Elle vivait au milieu des souvenirs d'autrefois, mêlant au réel un peu de fantastique, mais en proportions si exactes et si sûres que le merveilleux semblait tout naturel.

C'était aux temps lointains dont les parchemins d'archives, même les plus anciens n'ont jamais conté les événements. Il y avait alors un seigneur de Griffier, d'âme très noire et de corps gigantesque. C'était un vrai bandit, ivrogne et salace, un tyran sanguinaire mais jovial quand il avait bu. Toujours par monts et par vaux, poussé par ses instincts de carnage et de viol, il ne rêvait que combats singuliers et fructueuses expéditions, d'où il revenait toujours vainqueur et chargé de butin.

Ce mécréant ne respectait aucun précepte de Dieu ni de l'Eglise et peut-être avait-il cédé son âme au diable, comme on le chuchotait aux alentours. Les femmes prétendaient que dans le pacte conclu entre lui et le Très-Bas, il devait s'abstenir de toute bonne action, moyennant quoi Satan lui réservait puissance et domination sur toute la contrée. Et comme c'est une loi du Satanisme que les élus du Mal descendent jusqu'à la dernière des marches du péché, ce réprouvé se livrait à d'affreuses ripailles et, entre deux rasades, sa chair en tumulte se plaisait à voir le sang couler.

- Cachons-nous, et que Dieu nous protège ! disaient en se signant les rustres qui entendaient le galop lointain de l'homme de fer. Le peuple effaré le voyait toujours accompagné de méchantes fées et de génies malfaisants, et quand il était passé dans un hameau, on entendait « moult lamentations » et les hurlements des familles dont le toit de chaume flambait. Faire le mal était source, pour lui, de terrifiantes délices, et il se complaisait dans ses monstrueux forfaits, entrant ainsi de plain-pied dans la dernière ténèbre du Mal.

Un jour, Griffier allait partir en chasse dans les forêts qui entouraient Montgilbert, forêts noires et épaisses, profondes, telles qu'on en voit encore autour du Montoncel, quand il vit un moine mendiant s'approcher du pont-levis.

D'un bond il fut sur lui, le renversant lourdement du poitrail de son cheval. C'était l'automne : les feuilles empourprées tombaient sur l'homme farouche, qui se croyait mouillé par une pluie de sang, parmi les huées stridentes des vents.

- Moine, que viens-tu faire au manoir du maudit ? Tes pareils m'ont nommé le Seigneur Satan. L'ignorais-tu ?

- Messire, excusez-moi. J'ai cru que vous ne refuseriez pas de soulager une détresse.

- De la pitié, moi !... Vraiment tu tombes bien.

Le soudard éclata d'un rire infernal. Une fois de plus, sa férocité, altière et sombre, allait dépasser les limites des passions communes.

- Vous autres, cria-t-il à ses valets, saisissez-vous de ce frocard et l'enfermez dans la plus noire oubliette. Sa règle lui prescrit l'abstinence : eh bien ! il va jeûner. Et si quelqu'un va lui porter des vivres, il partagera la flambée de bois sec que je réserve à cet hôte de choix.

L'inconcevable monstre partit, en grognant un blasphème, avec l'exaltation de plonger, tête baissée, dans les gouffres du mal ; et quand sa haute taille de carnassier émergeait au tournant d'un chemin, un flux de joie désordonnée l'envahissait à la vue des paysans qui fuyaient, pour se tapir derrière les haies ou s'enfermer dans les chaumières. C'est ainsi qu'il passait dans le désert des villages clos, écrasant les opprimés et les faibles.

Cette fois, sa chevauchée l'entraîna vers le val d'Allier, et on ne le revit de huit jours au château. De retour, il se fit amener la victime enchaînée, et d'avance son âme foncièrement scélérate, éprouvait le plaisir exaltant de pouvoir faire languir le pauvre moine dans les souffrances. Or il trouva son prisonnier en excellent état, frais et normal comme un homme qui n'aurait manqué de rien.

- On a bravé mes ordres, ici, chez moi, cria-t-il exaspéré. Par le diable, je saurai bien découvrir ton protecteur, et vous serez tous deux, sur le même bûcher.

Or le complice était sa fille, douce et fine créature de vingt ans, qui n'avait plus de mère, et que nul chevalier n'osait demander en mariage, bien qu'elle fût extraordinairement belle, tant l'horreur et la crainte inspirés par le sire étaient grandes. Elle s'ingéniait, discrètement et pour l'amour de Dieu, à réparer le mal ordonné par Griffier.

Elle se présenta d'elle-même, tête haute et très pâle, devant lui : quand elle eut avoué, très simplement et sans bravade, son geste charitable, le seigneur demeura comme figé, pendant que ses hommes atterrés gardaient un morne silence. Quelques minutes passèrent, effrayantes : lui, semblait ne rien entendre, ne rien voir, et d'un œil de somnambule, regardait ses doigts qu'il secouait, comme pour en laisser égoutter le sang. Mais il avait juré de les punir tous deux. Sa voix devint rauque pour donner l'ordre formidable, atroce : un bûcher fut dressé devant le donjon, après un instant d'affolement et de trouble chez ces hommes qu'aucun forfait, qu'aucune abjection, n'étonnaient plus.

Mais nul autre que le sire démoniaque n'attacha les victimes au poteau, nul autre ne mit le feu au monceau de

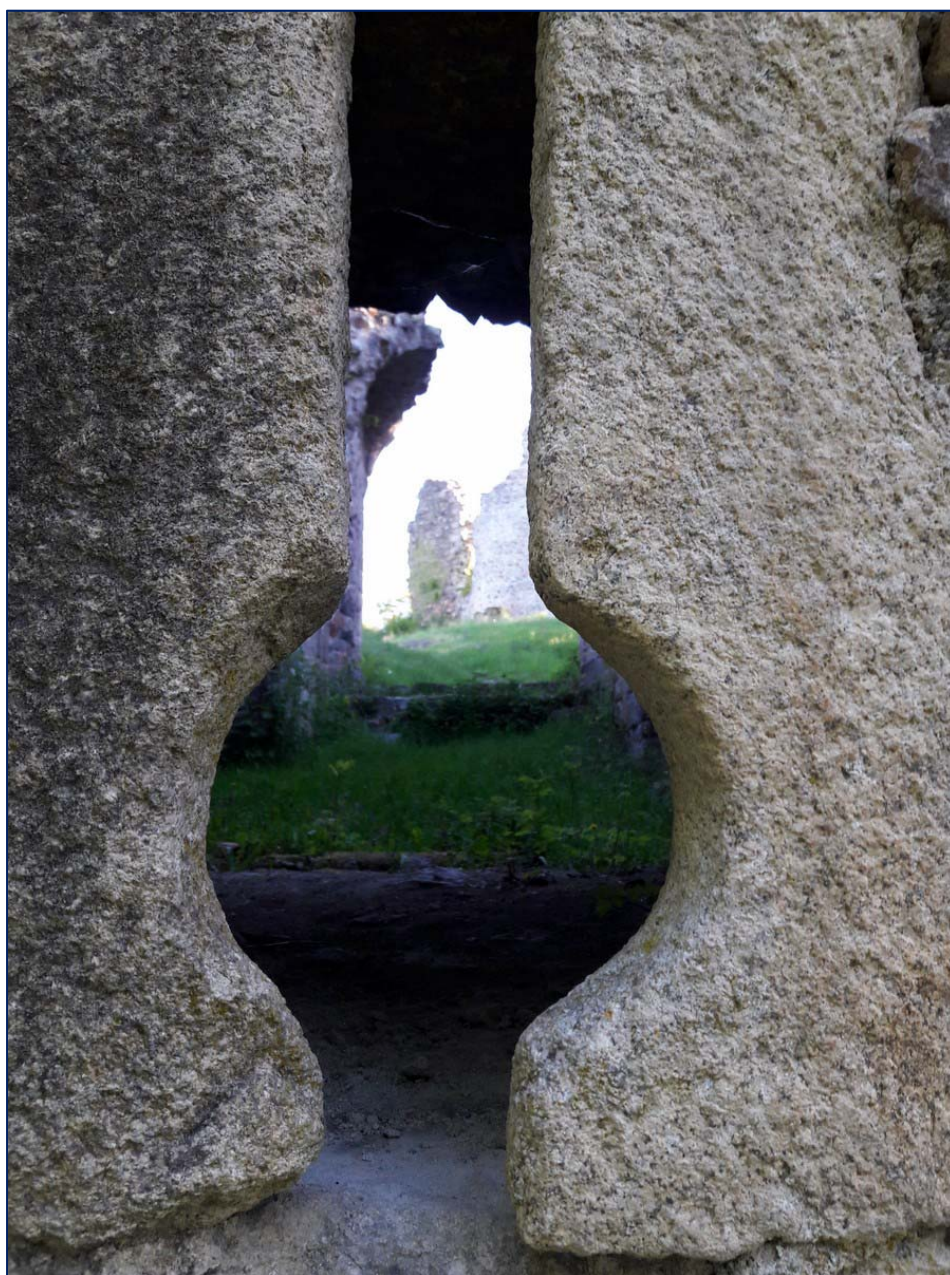
fagots, comme s'il eût voulu ajouter encore à l'amas des effrayantes boues dans lesquelles vivait son âme forcenée.

La flamme, haute et claire, monta. Mais au moment précis où elle allait atteindre les corps, un torrent d'eau, bien que le ciel fût serein, tomba sur le brasier qu'il éteignit.

Aux yeux épouvantés des hommes d'armes, la terre s'entrouvrit happant le criminel pour lui faire affronter l'effrayante colère de Dieu. Les chaînes, d'elles-mêmes tombèrent ; le moine implorant la miséricorde divine pour celui qui venait d'expier.

Et depuis ce temps-là, si loin dans les vieux âges, c'est l'âme du maudit qui conduit la Chasse Maligne au fond des Bois Noirs.

Côte 1958, pages 82-86.



L'OGRESSE DE MONTGILBERT

Seul Emile Fradin propose cette légende. Elle rappelle celle de l'ogresse de Bramevaque dans les Hautes-Pyrénées, à laquelle on associe, indûment semble-t-il, la comtesse Marguerite de Comminges.

Anthropophagie mise à part, Gilles de Rais n'est pas loin. D'autant que Montgilbert a appartenu à Rodrigue de Villandrando, mercenaire un temps à la solde de Georges de La Trémoille, lui-même allié à Gilles de Rais au service de Charles VII. Gilles de Rais s'est d'ailleurs rendu en Bourbonnais et en Forez, l'année même où Rodrigue de Villandrando s'est installé à Montgilbert...

Mon grand-père m'a souvent raconté des légendes sur le château de Montgilbert. En voici une :

Il y a bien longtemps de cela. Les métayers du baron étaient bien malheureux car il prélevait pour sa part la plus grosse partie de la récolte. La baronne était une véritable ogresse. Son grand plaisir était de manger les nouveau-nés. Dès qu'elle apprenait la naissance d'un enfant dans une ferme, elle envoyait un de ses valets le chercher.

Un jour elle apprit la naissance d'un bébé à la Grande Moussière. Quand la jeune mère vit arriver le domestique, sa douleur fut immense. Elle pleurait et suppliait : « Je vous en prie, laissez mon enfant. Ecoutez, je vous propose un marché. Notre vache a un petit veau de quatre jours, le vous le donnerai à la place et votre patronne n'y connaîtra rien. Ah ! je vous en prie, si vous avez du cœur, ayez pitié de la douleur d'une mère. »

Le domestique ému de pitié accepte la proposition. On lui donne une corde qu'il passa au cou du veau et l'emmena en direction de Montgilbert. Mais en arrivant au village Recost, ils constatèrent que la vache les suivait et monta avec eux jusqu'au château. Les domestiques tuèrent le petit veau, se jurant bien de ne rien dire à la châtelaine.

A midi ils servirent de cette viande à leur maîtresse. Après le repas elle appela le domestique qu'elle avait envoyé à la Grande Moussière :

« Où avez-vous pris ce bébé ? Jamais je n'ai mangé de viande meilleure et plus tendre. Continuez à me servir de ces nouveau-nés aussi bons que celui-ci. »

- Et bien, Madame, je vais vous avouer que cette viande si tendre n'était que celle d'un jeune veau de quatre jours.

- Comment avez-vous pu oser ainsi me tromper ?

- C'est que, Madame, la maman du bébé a tant pleuré, crié et supplié que j'en ai été ému. Je lui ai laissé son enfant et emmené le petit veau qui venait de naître quatre jours auparavant dans leur étable. »

Mais depuis un moment, des meuglements s'élevaient autour du château. « Quel est ce bruit que j'entends depuis quelques instants ? On dirait une bête qui appelle. » Le domestique lui répondit :

« C'est la mère du petit veau, folle de chagrin. Elle a suivi la trace de son petit et le recherche autour du château. Elle est mère, elle aussi et appelle son petit.

- Oh ! mon Dieu, est-ce possible qu'une bête ait un si grand chagrin ? Que de douleurs j'ai provoquées en dérobant les bébés de mes fermiers. Le remords m'envahit en constatant tous les crimes que j'ai commis. Je veux en être punie. »

Les valets enfermèrent la baronne dans un grand tonneau à l'intérieur duquel ils avaient planté de longues pointes. Ils le refermèrent soigneusement et le lancèrent sur la pente qui descendait du château. Le tonneau roula, roula et s'arrêta bien plus bas vers le moulin d'Aiguillon.

Ainsi fut punie la fameuse ogresse du château de Montgilbert.

Mon grand père me raconta una légenda su le vieu chatcho Mongerbert ou se passo y a dija bien longtimp. Lou métenis d'i qu'a seigneux san bien malérous, le seigneux yeu prélevo la grossa partcha de yo récoltes. La barounna so una vraie ogressa, le mingeo lou petits chetis. Dès que l'appreno la naissança d'un petit enfant daie lou environs do chatcho, l'envouyo un de sou valents le charcha.

Un jou l'appreni la naissança d'un petit va la Grand Moussère. Tout de suite le donni l'ordre à un de sou valents d'alla le charcha. Le valent partissi va la Moussère. Quand la mère veuilli arriva le valent, tallamin que la mère d'o petit failli vilain : « Je vous en prie, laissez me mon gamin. Si ou voulez, vous donnerai tout ce qu'ou vourai, laissez me mon enfant. Notra vacha qu'é daie le pra a un tout petit viau qu'a dou jous, si ou voulez et vous le donnerai à la plaça, la barounna you quennussera pas. Pa l'amou d'o bon Djeu laissez me mon petit. » Tallamin que le puro, que le supplyo, le valent finissi pa accepta. « Oui, dounnai me le petit viau, mais surtout ne disai rin, lou patrons d'o chatcho me touérant. » Et tout de suite le valent passé una couorda le tor d'o cau d'o petit viau et vessi le valent parti pa le chmin va Chaurigon. Mais o ne so pas arriva chi Reaot que la vacha, la mère d'o petit viau, l'ayo rattrappa en bramant, et suivi son viau jusqu'à l'intra d'o chatcho.

En arrivant lou valents tuiront le petit viau et juriront de rin dire a parsouna. Et serviront de la vianda a la fameusa ogressa. Le lendeman matin, la barounna failli venir lou valents.

[...] ⁶

Lou valents preniront la barounna et la fouriront daie un poinçon qu'auparavant yayant hérissa dé pouintes tout le tor et lanciront le poinçon a la roula. O s'arréti va le moulin d'Aguillon.

Et ou fi la fin de l'ogressa d'o chatcho de Montgerbert.

Fradin AMG

⁶ Des six manuscrits de cette légende, les quatre en patois restituent en français le dialogue entre la baronne et ses valets. Selon Jean-Claude Fradin, ce retour à la langue véhiculaire se justifie par la situation et le rang des personnages : la baronne n'échange pas en patois.